

L'écriture du père

Michel Pleau

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pleau, M. (1999). L'écriture du père. *Moebius*, (81), 123–127.

MICHEL PLEAU

L'écriture du père

*Dors père
Enroulé dans ton éternité
(...)
Repose
Au creux des générations profondes
Dans la nuit des entrailles futures*

Alphonse Piché

Mon désir d'écrire des poèmes est très lié à la mort de mon père. À l'été 1976, j'écrivais des poèmes à mon père mourant. En réalité, cela ressemblait à des lettres où je lui racontais ma journée. Un peu comme un journal du temps qui passe.

Il s'était retiré en lui-même, muré dans sa chambre, d'où il ne sortait plus. Il ne m'était accessible que par le poème. N'ayant plus le droit d'aller voir mon père malade, je glissais sous sa porte mes petits textes. Lisait-il mes poèmes? Je me posais la question: si mon père ne lit pas mes poèmes, dois-je continuer à lui écrire? Les poèmes ont-ils un sens si personne ne les lit?

Je lui parlais beaucoup du jardin que nous avions entretenu ensemble pendant plusieurs années, mais dont cet été-là je devais m'occuper seul. L'histoire de ce jardin constituait le seul lien avec mon père. C'est avec mes poèmes que je pouvais *parler* avec cet homme presque mort. Le poème permettrait-il de parler avec l'absence?

Une nuit, ce fut la mort de mon père. Nous eûmes alors le droit d'entrer dans sa chambre. Je découvris mes poèmes sur la commode, à côté du lit. Plus tard, dans une grande tristesse, je les déposai à l'intérieur

d'une petite boîte que j'enterrai dans le jardin. Mon père avait-il lu mes poèmes? Cette question m'obséda et demeura sans réponse.

À partir de cette première expérience de poésie, je commençai à me poser la question de la présence de l'autre dans l'écriture. À qui m'adresserais-je maintenant que mon père n'était plus là? Je continuai longtemps à lui écrire des poèmes, me disant qu'il s'était peut-être simplement endormi, quelque part, entre le ciel et la terre. Par le poème, je cherchai un moyen d'établir un contact avec lui, de sortir de la solitude causée par son départ.

Le poème réveille-t-il les morts de leur long sommeil? En tout cas, j'ai appris, depuis, que l'écriture du poème réveille des mots qui étaient plongés dans un profond silence. Après la mort de mon père, ma famille effaça tout de sa présence sur terre: sa casquette, son linge, son odeur, etc. Je retrouvai, plus tard, deux objets qui me sont devenus sacrés: une pipe et un petit carnet de notes.

Je mis rapidement la pipe dans ma bouche. Au début, je crus reconnaître l'haleine de mon père, mais après un certain temps, c'est mon haleine qui prit toute la place. Tout disparaissait de lui. Je fus très angoissé à l'idée que l'on pouvait vivre et mourir et ne rien laisser de son passage.

Ensuite j'ouvris le carnet de mon père. Des mots s'illuminèrent. Il avait témoigné de sa présence, me légua un savoir. Il ne me laissait plus seul. Il me parlait avec des mots magiques et doux comme un chandail de laine. Les mots créaient une présence. J'avais oublié le son de sa voix mais chacun des mots de ce carnet devenait mon père qui me parlait, comme un dialogue venu du passé. De là, peut-être, mon sentiment profond que le poème est aussi un souvenir de la parole. Écrire ne serait-il pas toujours un peu *à la mémoire de?*

père
le soleil se déracine
dans la nuit errante
je cherche
l'arbre panique qui monte
jusqu'à l'étonnement du ciel

j'entends les neiges qui s'éveillent
ô solitudes sonores

me voici seul
assoiffé de vous
je cherche les empreintes du passage

*

je retrouve vos mains
dans le pli des prières anciennes

lumières innommées
amours qui chutent dans la nuit
plus douces qu'une énigme
j'imagine l'espérance fragile de l'âme

la neige recouvre
la lumière mûrie dans le brasier du temps
et je reçois l'appel au lointain de moi-même

*

vous êtes le fleuve
assoiffé de légendes

l'absence s'est renversée
le feu se dépouille de l'angoisse
nous remuons le ciel
et le souffle sur les cendres
votre regard existe
dans les mots

*

je me nourris du pain de votre mémoire
il fait noir dans l'incendie de ce monde
j'ai entendu la paix des automnes
fuir entre les arbres

vous êtes
le soleil lâché sur les mots
le témoignage d'un temps qui goûte l'âme
pluie errante en nos corps

*

le soleil est nu dans le ciel
les fenêtres frissonnent
d'un paysage recommencé

vous êtes une trace renversée
la forge de mon sang

il règne autour de vos ombres
les siècles de ce jour
les flèches de lumières débordantes
le fleuve dans sa poussière rameuse

tout silence est un miroir
qu'il fait bon jeter au feu

*

nous nous dressons jusqu'aux dérives
la nuit déverse ses désirs
vous connaissez les eaux de toutes paroles
avancées vers vous

l'obscurité de vos mains
nomment l'ignorance
au feu des sabliers

vous gardez ce goût de la disparition
où les verbes s'enfoncent
vous êtes de ce pays taciturne
mordant les ombres

j'avance à voix basse dans votre mort

*

nous sommes des veilleurs
de forêts anciennes
des témoignages dérisoires
un champ de fissures

je fouille les neiges de la mémoire
les nuits intérieures
le lointain de vos chants
le poids des souvenirs

une lampe s'allume
votre sang connaît la brûlure
de tous les départs

*

l'éternité ressemble à l'argile
la nuit sommeille dans ses neiges perdues

il reste l'immortalité
à mettre en cendres
écoutant le langage incendié du cœur

la mémoire errante et poudreuse
l'incarnation d'un pays en exil de lui-même
je sais la nuit des fenêtres
les remuements de votre âme
à la sève désordonnée de la parole

j'avance dans l'obscurité
qui nomme la lumière
la neige tombe
comme des pierres aveugles